

La révolution du rouge à lèvres

Zohreh Vatankhah se glisse dans le siège conducteur de sa BMW X3, met un peu de pop poussive et nous filons bientôt à toute allure le long des ruelles étroites près de son domicile dans le nord de Téhéran, dans les contreforts des montagnes enneigées d'Alborz. La plupart des Iraniennes conduisent comme si elles étaient au volant d'auto-tamponneuses et non d'un véhicule potentiellement mortel. Mais je peux me détendre. C'est une pilote de course professionnelle, elle a l'habitude de la compétition, et de la victoire, roulant à des vitesses allant jusqu'à 180 miles par heure.

Elle est glamour aussi avec ses bottes à talons sur son jeans (provocation à la moralité de la police iranienne) et Rolex au poignet. Quand elle ne déjoue pas les stéréotypes sur les femmes iraniennes en battant les hommes sur les circuits de rallye, elle escalade des montagnes, ou ici dans l'axe du mal, ennemi juré des Etats-Unis, regarde les chaînes de télévision satellite américaines (interdites mais tolérées).

À 31 ans, Vatankhah est née un an avant la révolution islamique iranienne. En février 1978, il y avait des boîtes de nuit à Téhéran. Un an plus tard, le Shah fuyait. L'Iran est devenu une république islamique et les femmes se sont réveillées en voyant leur vie radicalement changée. Elles n'ont pas seulement été obligées de se couvrir en public pour se conformer à l'interprétation étroite que faisait Ayatollah Khomeiny de la charia, elles sont également, comme l'a découvert, Shirin Ebadi, prix Nobel et première femme juge d'Iran, écartées des emplois de cadre. Les femmes, «trop émotionnelle», ne pouvaient plus employées comme juges.

La femme à côté de moi semble être tout sauf opprimée. Pourtant, la tension entre la modernité et la tradition qui pèse lourdement sur la vie des femmes n'est jamais loin. A un moment donné, elle se penche pour me dire: «S'il vous plaît, votre foulard», lorsque la pièce de tissu gênante que je porte sur la tête commence à glisser.

Mais alors, quelque chose se passe qui pourrait être une métaphore de la révolution qui est peut être tranquillement en train d'éclater. Un automobiliste furieux bloque de l'intersection et lui fait signe de rentrer. Vatankhah ne bouge pas. Il crie des obscénités. Elle ouvre tranquillement sa fenêtre et lui dit plus ou moins l'équivalent en persan de ta gueule et va t'acheter une vie.

Les femmes iraniennes, et pas seulement les stars du sport ou lauréates du prix Nobel, tiennent tête aux mollahs. Et certaines connaissent des réactions politiques violentes.

Dans notre périple dans le centre-ville, nous passons à côté d'une évocation de l'histoire récente de l'Iran : la prison d'Evin, dans laquelle, nombre de prisonnières politiques inconnues sont détenues.

Ce mois-ci, Alieh Egham Doost a commencé à purger une peine de trois ans à Evin. Son crime est d'avoir assisté à une manifestation féminine pacifique. Des dizaines d'autres femmes ont été condamnées, mais Egham Doost est la première à avoir été mise derrière les

barreaux. Son incarcération laisse penser que la répression des mouvements féministes est en cours.

Parvin Ardalan, 39 ans, journaliste à Téhéran, a contribué à mettre en place une campagne dans le but de recueillir un million de signatures pour une pétition pour un traitement plus juste des femmes devant la loi. Bien qu'elle ait remporté, l'année dernière, le prix suédois Olof Palme pour les droits de l'homme, elle a été condamnée par les tribunaux révolutionnaires pour avoir «agi contre la sécurité nationale». «C'était horrible. Nous étions cinq ou six dans une cellule» dit-elle en parlant de sa détention provisoire à Evin, où elle a été arrêtée la première fois.

Les femmes iraniennes ont fait preuve d'une patience extraordinaire. Il a fallu 27 ans après que le régime islamique a été installé avant qu'elles organisent cette première manifestation en 2006. Les policiers ont réagi en les battant et en les arrêtant. Alors Ardalan et quelques autres ont décidé de changer de tactique. Elles vont, seule ou à deux, dans des salons de beauté, des écoles et des bureaux pour expliquer de quelle manière la loi trompe la moitié de la population. Elles démontrent par exemple qu'un homme peut divorcer d'un simple caprice, tandis qu'une femme doit passer par toutes sortes de procédures et que la garde des enfants va alors systématiquement au mari. Une femme peut être lapidée à mort pour avoir commis un adultère quand un homme peut avoir jusqu'à quatre femmes et autant d'épouses «temporaires». Une jeune fille de 13 ans peut être condamnée comme un criminel, mais l'âge de la responsabilité juridique pour un garçon est fixée à 15 ans. La vie d'une femme vaut la moitié de celui d'un homme ou d'un garçon. Une femme ne peut pas se présenter à la présidence. Une femme doit avoir la tête et le corps couverts en permanence en public, et si elle refuse, elle peut être punie, parfois comme au septième siècle, par flagellation.

Le foulard, obligatoire dès de l'âge de neuf ans, est la manifestation la plus évidente de la façon dont les femmes iraniennes sont gardées sous contrôle. Toutefois, ce n'est pas la plus grande inquiétude des féministes en Iran, explique Parvin Ardalan. Le hijab est en effet devenu le symbole de la révolution. L'attaquer pourrait confronter les femmes à des accusations d'activisme politique visant à renverser le régime. Il y a suffisamment de répression dans le système pour éviter la défiance ouverte. Cependant, les autorités devraient s'inquiéter du nombre de femmes portant le foulard avec si peu conviction. Dans les rues, les princesses riches Tehrani du Nord restent dans la légalité, et n'affirment rien en leur engagement en faveur de la révolution islamique. Le foulard, souvent signé Hermès et de couleurs vives, est noué sous le menton et incliné de manière à laisser apparaître une large bande de cheveux. «Cela montre que nous obéissons à la loi, mais pas plus», remarque Ardalan.

Téhéran est devenu la capitale mondiale du nez refait. Les femmes sont aussi de plus en plus nombreuses à se faire tatouer, «sur le ventre et d'autres endroits», comme une jeune Tehrani m'a dit.

L'apparence ensuite est aussi importante que dans l'Ouest, ce qui n'est pas ce que les révolutionnaires islamiques avaient à l'esprit en 1979. Dans les premières années, le rouge à lèvres rouge était «une insulte au sang des martyrs».

Il y a des femmes qui prétendent être heureuse dans le statu quo. Une douzaine d'entre elles parlaient lors d'une table ronde pour les femmes organisée par le ministère des Affaires étrangères iranien. Chacune d'elles portait un tchador leur arrivant à la cheville et un couvre-chef qui maintenait chaque mèche de cheveux. Elles avaient toutes des emplois de cadres : il y avait une scientifique agricole, plusieurs professeurs d'université et des universitaires.

Loin d'asservir les femmes, la révolution islamique les a élevées, Elles se sont battues, et leur espérance de vie est passée à 75 ans contre 58 ans avant 1979. C'était plutôt dans les «démocraties libérales» que les femmes étaient opprimées. «J'ai vu moi-même dans certains pays que les femmes nettoient rues», a dit un des orateurs. Les punitions physiques que nous trouvons barbares étaient «abstraites». «Le nombre de lapidations effectuées au cours des 10 dernières années se comptent sur une main », a déclaré Fa'eze Bodaghi, un avocat et juge.

Même si ces femmes voulaient un autre avenir, elles ne pourraient pas faire grand-chose, puisque ce sont les hommes qui font et interprètent la loi. Il y a, bien entendu, des factions qui se battent en politique iranienne, certaines plus laïques que d'autres. Mais il n'y a que huit femmes députées sur 290, et le pouvoir réel est exercé par le Conseil des Gardes, un organe de clercs non élus.

Dans l'histoire officielle de l'Iran, il reste peu de dissidence publique. Dans cet Iran, il n'y a que des mères, des filles et des épouses comblées. «Ces rumeurs ne sont que des canulars venus d'ennemis étrangers», m'a rétorqué Zahra Mostafavi Khomeiny, fille de l'Ayatollah Khomeiny, quand je lui ai demandé ce qu'elle pensait de Alieh Egham Doost. Son père, l'homme qui a inspiré la révolution islamique, a été un champion de l'équité pour les femmes, a-t-elle ajouté. «Il voulait que les femmes jouent un vrai rôle dans la société, non seulement comme dactylographes ou infirmières. A la maison, il n'a jamais demandé à sa femme, même une seule fois, de lui donner une tasse de thé, ou de fermer la porte. Il le faisait lui-même! »

Au cours des 30 années écoulées depuis la révolution, les femmes ont couru vers les écoles et les collèges, le taux d'alphabétisation est monté en flèche et les programmes de contrôle des naissances leur ont permis d'éviter des familles nombreuses.

Aujourd'hui près de 70% des apports universitaires proviennent de femmes. Des millions de femmes très douées se réveillent et font face aux obstacles culturels et juridiques auxquelles elles se sont toujours confrontées.

Parvin Ardalan est persuadé que la campagne pour les signatures est compatible avec l'islam, et n'a pas d'agenda politique. «Nous ne nous battons pas pour nous emparer du pouvoir. Nous n'avons aucun intérêt à devenir un mouvement d'opposition politique».

Mais les jusqu'au-boutistes savent combien un mouvement populaire, tel que la campagne des femmes, pourrait se révéler puissant. Plus encore, parce qu'il n'est pas né dans les milieux habituels, le clergé ou les classes marchandes, mais plutôt dans les universités, les professions juridiques et de la blogosphère.

Après la conférence des femmes, je prends un taxi pour rejoindre les bureaux de Katayoon Shahabi, 43 ans, qui contre toute attente, a créé sa propre société de production

cinématographique et est une habituée des festivals de films de Cannes, Venise et Berlin. Autour d'un thé accompagné de dates, elle décrit les combats qu'elle a dû mener quand elle a travaillé pour l'Etat: «Je n'avais pas le pouvoir de signer les lettres et ils s'inquiétaient de savoir si je devrais avoir à serrer la main à un homme si je partais à l'Ouest avec une délégation. » (Même toucher la main d'un homme à qui vous n'êtes pas mariée est interdit.)

La productrice de films est pragmatique, peut-être qu'elle doit l'être pour rester à l'intérieur des « lignes rouges » de l'Iran et garder sa licence professionnelle. Elle ne signera pas la pétition. Pourquoi pas? « En Iran, la confrontation directe ne fonctionne pas.»

La critique ouverte est réservée aux filles des mollahs. Faezeh Rafsandjani, fille de l'ex-président Akbar Hashemi Rafsanjani, a attaqué la loi qui donne à la vie d'une femme la moitié de la valeur de celle d'un homme. La petite-fille libérale de l'Ayatollah Khomeiny ne cache pas son soutien à pétition.

Cette campagne pourrait maintenant s'écraser. Mais l'Iran pourrait aussi croiser une intersection sur sa route. La stagnation économique et le chômage chronique ont pour conséquence un agacement croissant pour le président ultraconservateur Mahmoud Ahmadinejad.

Si le dégel arrive, il pourrait intensifier la pression interne pour la révolution sexuelle en Iran. Cette pression pourrait-elle à son tour être l'étincelle qui enflamme la seule chose les mollahs craignent : une révolution de velours?

Curieusement, il n'y a pas que les mollahs qui ont peur de parler d'insurrection. « Nous avons vu la révolution et nous avons vu la guerre. Nous savons qu'un changement brusque n'est pas la solution pour l'Iran », explique Shahabi. « Mais les choses changent »